

Culture

SÉRIE | **LISEZ-VOUS LA BELGE** 22/08 Véronique Bergen, la fougueuse > 23/08 Geneviève Damas, la passeuse > 24/08 **Isabelle Wéry, la joyeuse** > 25/08 Caroline De Mulder, la bâtisseuse > 26/08 Lisette Lombé, la slameuse

«#Me too nous a débarrassés de fonctionnements malsains»

Alors que son nouveau roman «Rogue Westerns» sort en France, Isabelle Wéry revient avec nous sur sa carrière post-«Me too» et le soulagement d'avoir aujourd'hui des rapports professionnels sésés sur l'artistique plutôt que sur la séduction.

CHARLINE CHAUCIE

«Les mots qu'elle emploie en interview, strates, traficotier, gums. Créer du mélange et de la joie, voilà deux objectifs qu'Isabelle Wéry semble s'être fixés en littérature. La lire est une expérience en soi. Le genre d'écriture de laquelle on dit «soit on adore, soit on déteste» avec une voix un peu sentencieuse. Ce n'est pas tout à fait faux. Si vous adorez, vous vivez des moments de lecture intéressants, ses romans ressemblant à des symphonies contemporaines où les gammes explosent tous les genres. Littérature expérimentale, certes, mais puissante et libératrice avant tout. Ce qui nous fait dire qu'il fallait non seulement être inventive pour écrire, au début de sa carrière d'écrivaine, un roman comme «Manlynn désoesée» (Maelström, 2013) mais surtout talentueuse et cultivée. Mener un tel livre, tambour battant, à bon port est une prouesse qui a été récompensée par le Prix de littérature de l'Union européenne.

Cinq ans plus tard, quand sort «Rogue Westerns» (Onli, 2018), libération salutaire d'ija jeunesse de déséquilibres et le refus de l'«Ikes-philosophique» du prêt-à-penser de notre compatriote Mélanie Golfin, qui a édité aux Midos de la poésie son «Sélie de Chine» (2022), vante une écriture oblique, libre, tendre, drôle, colorée, sensible, réaliste et ludique à la fois. «On ne peut pas/plus parler de littérature belge sans la nommer, conclut-elle.

«Soit ces jours-ci «Rogue Westerns» au Diabla-Vauvert. Un poil plus académique sur la forme, du Isabelle Wéry sur le fond. Un livre pétaillant où l'on découvre, à travers les yeux de Mademoiselle Vanina, mille ans d'âge, un coin d'Andalousie où l'hoïe Airbnb est un chat et la maladresse occasionnelle, une femme girafe. Vivacité des dialogues, images-orbe du Sud de l'Espagne et aventures improbables cachent bien le fil rouge de cette œuvre : une vengeance. Une vengeance «rogue western». Flashbacks avec la maestra.

C'était comment de grandir à Liège dans les années 1970 et 1980?

Une partie de ma famille était dans le centre de la ville et l'autre dans le condon. Avec ces grands-parents féministes et les autres oncles a fait de moi une citadine et une campagnarde à la fois. Puis, Liège est tabelezienne. C'est quelque chose de magnifique que je retrouve dans l'Espagne du Sud : chaque événement est prétexte à la fête. À l'adolescence, le climat artistique autour de Saint-Luc et du Conservatoire m'a beaucoup apporté. Il y avait aussi la discothèque La Chapelle où l'on pouvait se faire une culture musicale new age et punk. Aujourd'hui, je suis un peu loin, mais je suis toujours autant de jeunes artistes graviter dans cette ville fantastique, au sein des collectifs Nam ou dans les arts plastiques.

Après l'INSA, vous jouez Shakespeare au Théâtre de la Vie. C'est un tel coup de foudre que vous partez l'étudier à Londres, puis vous le rapatriez «Shakespeare».

Appréhender Shakespeare de l'intérieur m'a appris à écrire. C'est un dramaturge tellement... pouah! puisant avec un esprit et des styles poétiques, innovants, chansons. Il vivait tellement déstraites, fait flouter les formes.

Un époque, le public était totalement indiscipliné. On bavardait pendant les spectacles. Il fallait tenir la scène. Dans l'écriture, «Shakespeare» est devenu mon ami (rire). Quand je fais ça dans le texte, c'est pour mettre une distance. Je lui mets un nez de clown pour ne pas me laisser impressionner.

Vous jouez par la suite dans «Les Monologues du vagin», pièce jouée par un seul personnage comme «A Popo», comment c'était de parler du corps féminin sur scène? Ce spectacle était un vrai coup de pied dans la fourmière qui révélait combien les corps des femmes étaient (et sont toujours) maltraités. Avant moi, ça a été dévoué : je ne me suis plus jamais arrêtée de parler du corps féminin et de la culture du viol. Je viens d'un système familial très patriarcal, j'ai eu des moments où le théâtre, l'opéra m'ont permis d'aller à part entière, mon vécu dans le théâtre dans ce



Isabelle Wéry : «On a bien souffert, les nanas, donc allons-y, prenons nos gums, nos épées, et truicrons. On élimine, on passe à autre chose.» © VALENTIN BANCHE / HANG LUCAS

années-là. Il fallait rester sur ses gardes, se protéger de certains assauts. Quand je devais rencontrer certains directeurs, on me parlait de ma vie intime, de mes lèvres, de mes amours.

On alors, c'était le discours qui s'est mieux que toi, ma petite. Il y a un avant et un après #MeToo dans ce milieu. On a été débarrassés de fonctionnements malsains. Puis, beaucoup de théâtres sont à présent dirigés par des femmes qui induisent de nouveaux comportements dans les relations de travail, basés sur l'artistique plutôt que sur la séduction.

Les héroïnes de vos romans sont souvent des femmes vieilles. Est-ce un choix politique?

J'ai la chance dans mon parcours de côtoyer des femmes et des hommes plus âgés et j'ai toujours trouvé l'interprétation formidable. En littérature, on se limite parfois à l'image caricaturale de la vieillesse. Four «Rogue Westerns», cela m'a permis d'imaginer une héroïne, sage des sages avec une vie émotionnelle, de l'humour, de la maladresse, super vivante et les pieds ancrés dans le monde contemporain.

Il y a aussi pas mal de femmes meurtrières dans vos livres... On a bien souffert, les nanas, donc allons-y, prenons nos gums, nos épées, et truicrons. On élimine, on passe à autre chose. Je précise que mes romans sont quand même des contes fantastiques (rire).

Quelle a été pour vous l'importance du Prix de littérature de l'Union européenne?

Cela a modifié ma manière d'écrire. Savoir que mes histoires pouvaient être appréciées par d'autres cultures m'a donné cette sensation d'être au monde et donné envie de vivre cette sorte d'universalité. Depuis l'enlance, ça fait partie de ma nature : je voyage, je rencontre, je m'ouvre à d'autres publics. Avec «Rogue Westerns», sous l'impulsion de ma nouvelle éditrice Marion Mazaurie, j'ai fait un travail d'épure sur le style pour ne plus charger le cerveau du lecteur d'onomatopées, de dislocations, et lui permettre de projeter ses propres images. J'aime bien cette mise à l'écart, le roman, tel que je le conçois, est un travail fon, obsessionnel, rigoureux. Je dois passer un temps dingue à architecturer des mondes imaginaires. Mais c'est génial. J'envisage dans une jouissance totale.

L'Echo des séries d'été

Chaque personnage de série a quelque chose à nous apprendre. Tout l'été, L'Echo revient sur ces êtres de fiction qui nous ont bouleversés, intrigués, et finalement élevés.

Ils et elles nous ont marqués cette saison : Regus dans «The Consultant»



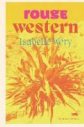
Dans le monde très sélect des personnages de séries TV qui nous collent longtemps après les avoir vus en action, il existe une espèce bien particulière : les méchants. Killgrave dans «Jessica Jones», Alexis Carrington dans «Dynasty» ou encore l'ancien Jeffrey Brantano de «Game of Thrones», les personnages rivalisent de cruauté pour imprimer leur trace dans nos esprits.

Pas d'explication larmoyante justifiant sa cruauté, «The Consultant» nous invite au contraire à détester son génial anti-héros, jusqua l'asphyxie.

Parmi eux, un nouveau venu cette saison : Regus Patoff, interprété avec toute la verve et le tranchant auxquels nous sommes habitués Christoph Waltz. La manipulation commerciale d'emblée, quand Regus Patoff apparaît d'abord comme un sauveur. En effet, l'entreprise de jeux mobiles CompWare menace d'implorer sa vie au moment de son CEO Patoff offre alors ses services de consultant et, progressivement, prend le contrôle de la société.

Tandis que le piège se referme lentement mais inexorablement, la méchanceté crasse de Regus Patoff se répand, plongeant dans un suicide camoufflé d'autant plus glaçant qu'il se prend bienveillant. Pas d'explication larmoyante justifiant sa cruauté, pas de tentative d'amadouer le public dans une forme d'empathie, «The Consultant» («Prime Video») nous invite au contraire à détester son génial anti-héros, jusqua l'asphyxie.

BARBARA DUPONT



ROMAN

«Rogue Westerns» d'Isabelle Wéry Parution le 31 août 2023. Au Diabla Vauvert, 304 pages, 20 euros.